

“ L’avenir de la culture en Tunisie ”

Nous citons ci-après quelques pages d’une conférence donnée le 19 mai 1950 par Mahjoub Ben Milad, sous le patronage de l’Association des Anciens Elèves du Collège Sadiki. Laissant de côté une polémique devenue sans objet depuis que les faits ont rejoint les idées lancées par le conférencier, nous nous attacherons à reproduire surtout les analyses qui avaient réduit son auditoire : la récente réédition de son texte en langue arabe : « Mustaqbal ath-thaqâfa bi-Tûnis » dans Tûnis bayn ach-charq w-al-r’arb, Tunis 1956 p. 38 et suivantes, a suffisamment manifesté l’assentiment que leur garde le public des jeunes.

*
**

Après avoir réservé les surprises du Temps créateur... « toujours imprévisible et radicale nouveauté... » l’orateur montre l’importance vitale du problème de la culture et de son avenir, même en présence des drames de la misère actuelle. Il est établi ensuite en parallèle entre la Tunisie et l’Egypte, à propos des thèses du D^r Taha Hussein dans son livre sur *L’avenir de la culture en Egypte*.

« Qu’il nous suffise de savoir, résume-t-il, qu’il a traité de la culture et de la science dans leurs rapports avec la civilisation et l’indépendance nationales, avec la personnalité égyptienne et sa nature. Est-elle orientale, est-elle occidentale, et quels liens l’unissent à l’Orient culturel et à l’Occident culturel dans le passé et le présent, et quels liens lui espère-t-il dans l’avenir avec ces deux réalités historiques... ? »

Entre les tenants de l’une et de l’autre, l’auteur ne se dissimule pas les risques d’une position qui cherche avant tout la fidélité à l’élan d’une vie profonde issue de la vraie nature du peuple tunisien. Après quoi il aborde « l’examen du réel » :

« Je viens de prononcer le mot de « politique », moi qui n’aime pas la « politique » qui fait tant de mal. Ce mot de politique m’est odieux parce que tout le monde en parle à tort et à travers...

Aussi vais-je vous promettre de ne pas parler de la Culture dans ce pays — du point de vue de la politique.

Philosophie d’abord ! Pédagogie ensuite ! Au service de l’Humain !

J'essaierai de débrouiller les fils de cet écheveau, d'éclairer les zones d'ombre en ayant recours tour à tour, et chaque fois que le besoin s'en fait sentir, aux lumières de la philosophie, de la psychologie, de la sociologie, de la pédagogie générale, — en n'oubliant pas un seul instant les exigences de l'esprit philosophique qui ne reconnaît d'autres contraintes que celles de la vigilance au réel et de la sincérité...

Qu'est-ce que la *Thaqâfa* (la Culture) ?

L'étymologie du mot arabe *Thaqâfa* veut dire redressement. Le *thîqâf* est le morceau de bois tordu que redresse le bédouin par le feu pour en faire un épieu et dresser sa tente. Sur ce sens se greffent en arabe bien d'autres sens figurés...

Un esprit *mouthaqqaf* est un esprit cultivé, formé, développé. C'est l'esprit qui s'est repu de vérités pour obtenir son maximum de développement. C'est le deuxième sens. La *thaqâfa* devient — et c'est le troisième sens —, formation. D'où l'on dit : un tel a une belle formation (une belle culture) scientifique, philosophique, artistique, etc...

Cette belle culture se reconnaît, évidemment, à sa « vision » des choses et surtout à ses œuvres. La marque de fabrique est l'originalité, l'unicité : *thaqâfa* devient la source pure où s'abreuvent les esprits. D'où l'on pourra parler de culture grecque, de culture arabe, de culture française ou germanique. Et c'est le quatrième sens du mot *thaqâfa* en arabe.

La culture d'une nation, dans ce sens, c'est l'ensemble de toute la production des esprits créateurs de cette nation. C'est l'immense trésor de pensée, de sentiment et de ferveurs amassé tout le long des siècles. C'est le grand musée qu'a bâti à travers les âges le génie d'une collectivité humaine. Et ce génie est pensée, ferveur et muscle !

D'où la culture a toujours été, comme le note Kayserling, l'apanage des conquérants de l'Histoire : culture et héroïsme vont de pair.

La culture d'une nation c'est donc l'ensemble de sa production littéraire, scientifique, philosophique, religieuse, artistique. C'est toutes les œuvres qui traduisent sa vision de l'Univers.

Parler de la culture arabe c'est parler de tous ses chefs-d'œuvre et de leurs auteurs. C'est parler de tous les « frissons nouveaux » qu'ils ont véhiculés. C'est parler de toutes les ferveurs qui ont brûlé l'âme de ses élites. C'est tracer la courbe

de cette exaltante course de tous ses athlètes — athlètes du cerveau, du cœur et des muscles —, qui ont tenté, tour à tour, et chacun selon ses moyens, de reculer toujours plus loin l'horizon de l'humain. C'est ce que voulait suggérer Abou Hayan Ettawhidi quand il parle de « l'humanité-horizon ».

Parler de la culture arabe c'est donc parler du Coran, des Hadiths, des œuvres d'Ibn el Moukaffââ, de Jahiz, de Hamadhani — en prose —; de Chanfara, d'Antar, d'Omar Ibn Abi Rabia, d'El Bohtouri, d'Abou Nouwas, d'Abou el Atahya, de Moutanabbi, d'El-Maâri, d'Ibn el Faredh — en poésie —; de Farabi, d'Ibn Sina, des « Frères de la Pureté », d'Abou Hayan Ettawhidi, de Ghazzali, d'Ibn Tofaïl, d'Ibn Baja (Avenpace), d'Ibn Rochd (Averroës), d'Ibn Khaldoun, — en philosophie —; de Malek, d'Abou Hanifa, de Chafiy, d'Ibn Hanbal, d'Ibn Taymiya — en théologie —; de Zamakhchari, d'El Alloussi, de Tabari et de bien d'autres dans le domaine des sciences coraniques; d'Alberouni, d'Omar Khayam, de Jaber Ibn Hayan, d'Er-razi (Razès), dans les sciences.

C'est parler de ces phalanges de penseurs et de savants, et de bien d'autres encore.

L'ensemble de leurs œuvres, quelques diverses qu'en soient les tendances, quelques opposés qu'en soient les buts et les ferveurs, forme le trésor toujours vivant de la culture arabe.

Au trésor du passé vient se joindre le trésor du présent. Aux conquêtes du passé s'ajoutent les conquêtes du présent. Aux phalanges d'hier se joignent les phalanges d'aujourd'hui : les Akkad, les Mazni, les Taha Hussein, les Jabrane, les Noemi, les Rihani, les Amine, les Chaieb, les Tewfik el Hakim, les Chabby, les Tarabouloussi, les Abou Madhi, etc...

Aux trésors d'hier et d'aujourd'hui s'ajouteront les trésors de demain. Et les trésors de demain viendront, bien qu'ils ne soient pas encore. Tant il est vrai que toute soif brûlante appelle l'eau limpide des sources claires.

Parler de l'avenir de la culture en Tunisie devient donc chose aisée, en dépit de l'impossibilité à laquelle nous nous sommes heurtés au début de cette conférence. L'avenir de notre culture sera donc le prolongement de notre passé.

**

Je viens de citer quelques grands représentants de la culture arabe contemporaine. Avez-vous remarqué que j'ai cité

plusieurs Orientaux et particulièrement des Egyptiens et des Libanais et que, de Tunisiens, je n'ai cité qu'un seul : Chabby. Certes Chabby fut grand parmi les grands. Et si je l'ai cité ce n'est pas par chauvinisme : rares sont les poètes arabes qui peuvent l'égaliser ou rappeler la pureté de son inspiration ou l'harmonie fondamentale de son univers poétique.

Chabby, sans nul doute, fut le plus pur poète du monde arabe contemporain et il est loin de faire piètre figure parmi tous les poètes quels qu'ils soient, arabes ou non arabes, anciens ou modernes ! Son « Chant de Prométhée », son « Paradis perdu », celui de l'enfance heureuse et innocente, son « Chant du poète », son « Aube nouvelle », ses « Prières dans le temple de l'Amour », demeurèrent parmi les chefs-d'œuvre de la poésie arabe. Je ne crois pas qu'il puisse y avoir contestation possible là-dessus.

Mais n'est-ce pas avec l'amertume la plus âcre que nous constatons que la Tunisie ne peut, actuellement, invoquer que le seul nom de Chabby, quand le Liban peut être fier de ses Jabrane, de ses Rihani, de ses Noemi qui furent, qui sont, les grands pionniers du renouveau culturel arabe; quand l'Egypte peut avoir l'embarras du choix devant des figures comme celle des Abdou, des Hafedh Ibrahim, des Taha Hussein, des Akkad, des Ahmed Amine, des Haeckel, des Tewfik el Hakim, des Mazni et de tant d'autres.

N'y a-t-il pas là de quoi nous alarmer et nous inciter à croire que la Tunisie est frappée de stérilité ?

Est-il vrai que la Tunisie qui a produit Ibn Khaldoun, une des plus grandes figures, incontestablement, de la pensée arabe, se trouve du coup stérile ? Est-il vrai que le vent de l'Esprit ne souffle plus, comme par le passé, sur cette terre ?

Question douloureuse qui m'a longtemps jeté dans le doute le plus pénible, l'inquiétude la plus amère, le scepticisme le plus radical, au sujet de l'âme tunisienne et de l'avenir de la culture dans ce pays !

Et cependant, après bien des jours et des nuits de doute, je puis affirmer aujourd'hui que l'âme tunisienne est toujours intacte, qu'elle garde toujours ses caractéristiques fondamentales, son originalité humaine foncière : pureté d'essence, vivacité de l'intelligence, chaleur de la flamme, clarté de vision, fougue dans l'élan, passion authentique dans le domaine de l'aventure sous toutes ses formes.

Je puis aujourd'hui affirmer tout cela sans l'ombre d'un optimisme facile et béat... Je puis l'affirmer comme un acte de foi lucide et fier. Un acte de foi qui peut invoquer mille et une raisons s'il est nécessaire d'invoquer des raisons.

Je puis l'affirmer puisque j'ai longtemps traqué en moi tous les motifs de la consolation facile, puisque j'ai mis la mentalité tunisienne à la question et lui ai fait subir l'examen le plus impitoyable et le plus lucide. Je puis affirmer que, sans l'ombre d'aucun complexe, d'infériorité ou autre, elle peut regarder face à face l'âme libanaise ou l'âme égyptienne. »

Le conférencier justifie cet optimisme en expliquant la stérilité temporaire de l'âme tunisienne par une rupture dans sa tradition enseignante. Il cite à ce propos le diagnostic d'Ibn Khaldoun qui en discernait déjà le péril au XIV^e siècle. Les sociologues contemporains, dit-il, définissent le rôle de l'école comme une « intégration sociale » : cette assertion capitale lui sert de base pour définir l'orientation qui s'impose désormais pour un développement culturel harmonieux en Tunisie :

« Un peu de psychologie, maintenant... Nous savons que l'enfant reçoit tout enseignement comme un « bien étranger ». Les idéaux collectifs sont livrés à lui, mais il les reçoit du dehors sans être à même de juger. Vienne l'âge de raison et il soumettra tout cela au crible. Vienne l'âge de raison et il se fera juge de tout cela. Son âme devient un creuset où il fondra ce tout disparate, en y mêlant sa propre vision et sa propre substance. Prise de conscience de ses propres exigences face aux idéaux collectifs qui sont intériorisés, ou rejetés en partie ou en totalité. L'apport individuel entre alors dans la balance. L'individu devient un élément vivant du groupe où le hasard l'a fait naître. Il devient son instrument vital : la pointe qui, vibrante, prospectera l'inconnu et ouvrira à la Société tous les horizons nouveaux; l'idéal fait son irruption, apportant son parfum, sa spiritualité conquérante. A une tradition « reçue », succède une tradition « repensée »; et donc « rajeunie », et donc « aventurière »... Et de nouveau la ferveur, et de nouveau l'audace, et de nouveau le souffle créateur et salvateur !

Ainsi, grâce à l'enseignement, l'individu s'intègre à son groupe et participe à sa vie, comme l'âme participe au corps. Ainsi cette intégration se fait peu à peu. Un cycle à trois temps: l'individu animal, l'individu social, l'individu instrument d'idéal. Une lente ascension de l'animalité à la spiritualité vivifiante, régénératrice parce que conquérante...

Les trois pôles de l'éducation : la nature, la société, l'humain, loin de se nier ou de s'exclure, participent à une vie

commune, font partie d'un même tout indivisible : l'Homme. Disons qu'ils forment trois cercles concentriques. Toute éducation qui n'aide pas l'enfant dans le « développement » de sa « nature », tour à tour animale, sociale, humaine, est une éducation qui perpète un crime contre l'humain.

Si l'âme est liée au corps, l'individu est lié à son groupe. Non pour qu'il s'y perde, mais pour qu'il s'y insère et y retrouve l'équilibre qui sera le nerf de toute son aventure individuelle. Sans cette intégration sociale l'individu ne peut être qu'un déséquilibré, un désaxé, un désorbité, un révolté. Non la révolte créatrice, mais la révolte absurde — parce que née de l'absurde —, la révolte stérile — parce que née de la stérilité —.

Après s'être interrogé sur la valeur du système pédagogique tel qu'il est appliqué dans le pays, l'auteur étudie l'orientation générale de l'enseignement (en 1950) en particulier en ce qui concerne la langue arabe. Il suit, sur ce terrain, les vues d'un magistral article paru dans le numéro d'octobre 1947 de la Revue « *Al-Mabaheth* » (*les Etudes*). Le signataire de cet article, M. Mahmoud MESSADI, alors Professeur à l'Institut des Hautes Etudes, y disait :

« La revue *Al Mababeth* se met au service de la culture et de l'esprit. Elle se donne pour tâche la défense de la culture et de l'esprit et veut remplir sa mission avec foi et sincérité. Elle ne se veut — comme elle ne s'est jamais voulue par le passé — l'ennemi de personne. Elle croit en la mission de la culture et de l'esprit qui est une mission de fraternité et de noblesse, non une mission de haine et de bassesse. Aucun fanatisme ne l'anime pour une forme quelconque de la culture ou contre une autre. Le principe qu'elle met au-dessus de tous les principes est le principe de la dignité et de l'esprit de l'homme, quelque diverses qu'en soient les productions et quelque différentes qu'en soient les langues d'expression et les formes qu'elles revêtent. Et si, en dépit de tout cela, elle s'est montrée vigilante dans la défense de la culture arabo-musulmane en particulier, ce n'est nullement par fanatisme, mais parce que la dignité de la culture et de l'esprit exige le respect de la personnalité de toute culture, quelle qu'elle soit.

« Le seul danger véritable qui menace la politique de l'assimilation culturelle (...) ne réside pas dans l'existence d'un enseignement coranique, ou khaldounien, ou sadikien, mais bien dans ces forces latentes qui travaillent la nature des événements, la nature du pays, la nature de ses habitants, la nature de leur histoire, de leur hérédité, toutes choses qui se manifestent dans ce fait que la culture arabo-musulmane de

« meure vivante dans ce pays en dépit de tous les obstacles qu'elle rencontre dans sa fidélité à soi-même et à son être, mais bien dans cette loi suprême qui veut que nul ne peut dénaturer ni tuer les cultures nationales, dénaturer ni tuer les cœurs et les esprits par le fer ou par le feu, ni par les ruses mesquines et verbales... »

« Les lois de la nature sont pour nous. Elles nous impriment une direction qui est visible dans tout le monde arabe d'Orient : je veux dire, vers une Renaissance de la culture arabo-musulmane par la greffe nécessaire des sciences modernes, sans que l'on puisse remplacer l'arabe par une autre langue ni renier la personnalité orientale islamique et même s'en éloigner. »

Ces considérations amènent l'auteur à l'étude du problème fondamental : celui de l'unité culturelle. Il énonce le principe, et constate un fait :

« Il est un principe sacré en pédagogie générale : c'est la nécessité de sauvegarder l'unité culturelle d'un pays. Et ceci est un corollaire de l'idée que nous avons déjà développée précédemment : l'éducation est une intégration sociale. Si la société est une réalité vivante, une et indivisible, la culture doit l'être aussi, et le système pédagogique doit être un ensemble harmonieusement agencé pour ne pas mettre en péril l'unité de la collectivité. (Ne pas tenir compte) du principe de l'unité culturelle, c'est multiplier les formations au sein de la collectivité, c'est par voie de conséquence y semer la discorde, et, autre conséquence inéluctable, la mettre en péril de mort... »

Or il n'y a pas d'unité culturelle dans ce pays; il y a un véritable tripartisme culturel du fait de l'existence de :

- 1° l'enseignement sadikien et assimilé (les classes dites tunisiennes, dans les lycées et collèges);
- 2° l'enseignement zitounien;
- 3° l'enseignement français des lycées et collèges.

Or nos enfants fréquentent les établissements où sont dispensées ces différentes formes d'enseignement. Quand on sait que les chances de la culture arabe y sont diverses, on comprend que nos enfants auront des formations différentes, ...on comprend qu'ils seront plus ou moins aptes à la servir, du fait qu'ils n'auront pas été pourvus des mêmes armes, n'ont pas été dotés des mêmes instruments qui les préparent à la bien servir... »

Le conférencier condense alors sa critique dans le dilemme suivant, que le système alors en vigueur imposait inéluctablement à la jeunesse :

« Ou vous aurez une culture arabo-musulmane, à condition qu'elle soit moyenâgeuse et ne rime en rien avec la vie moderne, ou vous aurez une culture moderne dotée des instruments des sciences positives, mais totalement coupée de votre passé, ou de votre réalité ethnique. »

Seul, pensait l'auteur, le jeune Sadikien, ou assimilé, pouvait alors échapper à ce dilemme, et se trouvait apte à s'adapter aux exigences de la vie moderne. Mais, depuis l'époque de cette conférence, les jeunes étudiants formés aux diverses disciplines ont intensifié leurs contacts et réussi à se rapprocher. L'évolution de la situation tend à faire entrer dans le domaine des réalités le souhait final du conférencier :

« Le jour où chaque individu, loin des inégalités criantes.. pourra suivre les seules exigences valables, la seule obligation d'où découlent les autres obligations, j'entends les profondeurs vertigineuses de son être, — le jour où faisant l'immense toilette de notre passé culturel, on le désencombrera de tous les vestiges de décadence pour y adosser solidement notre présent et notre devenir, et retrouver la courbe de notre destin... le jour où nous préparerons la grande enclume et le grand marteau pour forger notre destin... Ce jour-là je pense vous promettre la renaissance réelle et non imaginaire de la culture. la culture n'est et n'étant que le fruit succulent de la vie saine et forte... »

MAHJOUB BEN MILAD.

Ce jour est arrivé : au rendez-vous que lui proposait le conférencier, la Tunisie se voit conviée, à son tour à résoudre le problème de fond auquel s'affrontent tous les pays du monde, aux prises avec la vie moderne : se forger une unité culturelle, dans la sauvegarde des diversités fécondes.

J. M.